

ARTS PLASTIQUES CLAUDINE PETERS-ROPSY A DELAISSE LE VEGETAL AU PROFIT DU BETON

La verticalité végétale du béton

Délaissant ses créations végétales dans le courant de l'année 2000 pour leur préférer des «textures minérales» en béton, l'artiste Claudine Péters-Ropsy ne cesse d'explorer les nombreuses possibilités offertes par ce support pour le moins étonnant. Avec la complicité technique d'un ingénieur du Centre de recherche de l'industrie cimentière, l'artiste s'est lancée corps et âme dans son projet et se charge aujourd'hui de «faire chanter les noirs et les gris» de ses compositions. Poétesse avisée, on pourrait écouter des heures durant Claudine Péters-Ropsy parler de son travail, de sa passion.

Quand elle ne court pas les carrières à la recherche des minerais qui demain tapisseront ses œuvres, elle s'applique dans son garage, s'évertue à faire vivre ses plaques de béton qui, pour l'œil non averti, ressemblent à s'y méprendre à des toiles.

Après avoir procédé à quelques essais, Péters-Ropsy a décidé de tra-

vailer en verticalité, «peut-être pour symboliser le lien entre le ciel et la terre».

La nature semble être la colonne vertébrale de l'œuvre de l'artiste qui a fait ses armes à La Cambre. Après avoir travaillé le végétal et toute l'intensité de la gamme des bleus, arrivée à maturité et très certainement à saturation, Claudine Péters-Ropsy a procédé au nettoyage de son atelier, à grandes eaux, lavant le bleu des vagues à l'âme une fois pour toutes. De cette période, il ne reste chez l'artiste que l'une ou l'autre œuvre déposée au détour d'une pièce. Il a bien fallu faire de la place car la nouvelle passion est pour le moins envahissante. De la salle de séjour au garage, en passant par la plupart des murs de

la maison brabançonne, les plaques de béton grattées, laquées ou lustrées jouent des coudes, grignotent peu à peu tout l'espace disponible.

Au toucher, tout n'est que craquelures, fissures, trainées



Photo Paul Louis

de poudres et de minerais qui sont autant d'invitations à la rêverie.

Les plaques, qu'elle coule elle-même dans son garage, sont travaillées à la truelle ou à la palette, mélangées avec différentes poudres de minerais, de la poussière d'ardoise ou toutes sortes de concassages. L'œuvre, une fois terminée, sèche durant une période de trois semaines à trois mois. Durant ce laps de temps, l'artiste se rend de temps à autre au chevet de sa production et lève un coin de la bâche en plastique qui la recouvre afin de suivre au plus près le perpétuel mouvement de cette matière mouvante.

Aucune des œuvres de Claudine Péters-Ropsy ne porte de nom. «Le nom est comme un frein et je n'aime pas ce qui arrête, je veux que tout soit ouvert, que chacun y mette ce qu'il ressent», explique celle qui aime imaginer ses créations dans d'autres intérieurs que le sien. «C'est chaque fois comme si j'avais passé un peu d'amour.» ♦ N.K.